|  |
| --- |
| Patrick PHARO  Patrick Pharo, sociologue, est directeur de recherche au CNRS, professeur associé à l'université Paris-V René Descarte  et membre du Centre de recherche Sens Éthique Société (CERSES).  (2017)  “Libéralisme, drogues et règles.”  Conférence introductive  7e Journées nationales, Fédération Addiction  *“Addictions : des régulations des uns, dérégulations des autres…”*  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Patrick Pharo

“***Libéralisme, drogues et règles***.”

Conférence présentée à la Fédération ***Addiction***, 7e journées nationales : ***“Addictions : des régulations des uns, dérégulations des autres…”*** Le Havre, 8-9 juin 2017, 13 pp.

[Autorisation formelle accordée par l’auteur le 10 septembre 2020 de diffuser ce texte dans Les Classiques des sciences sociales.]

Boite_aux_lettres_clair Courriel : Patrick Pharo : [pharo.pgh@gmail.com](mailto:pharo.pgh@gmail.com)

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2009 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 10 janvier 2021 à Chicoutimi, Québec.

fait_sur_mac

Patrick Pharo

Patrick Pharo, sociologue, est directeur de recherche au CNRS,  
professeur associé à l'université Paris-V René Descarte  
 et membre du Centre de recherche Sens Éthique Société (CERSES).

“Libéralisme, drogues et règles.”



Conférence présentée à la Fédération ***Addiction***, 7e journées nationales : ***“Addictions : des régulations des uns, dérégulations des autres…”*** Le Havre, 8-9 juin 2017, 13 pp.

**“Libéralisme, drogues et règles.”**

Table des matières

[Introduction](#Liberalisme_drogues_intro)

1. [La belle vie avec ou sans drogues](#Liberalisme_drogues_1)

2. [S’émanciper des processus addictifs collectifs](#Liberalisme_drogues_2)

Patrick Pharo

Patrick Pharo, sociologue, est directeur de recherche au CNRS,  
professeur associé à l'université Paris-V René Descarte  
 et membre du Centre de recherche Sens Éthique Société (CERSES).

“Libéralisme, drogues et règles.”

Conférence présentée à la Fédération ***Addiction***, 7e journées nationales : ***“Addictions : des régulations des uns, dérégulations des autres…”*** Le Havre, 8-9 juin 2017, 13 pp.

Introduction

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le titre de ce colloque : régulations des uns, dérégulations des autres, pointe une vision un peu schizophrène de l’exercice des libertés, avec d’un côté les bonnes libertés, celles du commerce, de l’organisation du travail et de la finance, qui devraient être accrues parce qu’elles sont jugées utiles à l’économie, et de l’autre les mauvaises libertés, celles du plaisir et de l’ivresse, qui doivent être restreintes et surveillées par des instances compétentes parce qu’elles sont jugées dangereuses pour l’individu.

On peut réagir à ce constat soit en mettant l’accent sur les principes du libéralisme politique, et en particulier ceux qui sont inscrits dans les articles 3 & 4 de la déclaration des droits de 1789 : *«*La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui » et : « La Loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la Société », ce qui impliquerait d’étendre les libertés individuelles, y compris dans le domaine des drogues, soit en insistant une fois de plus sur les risques très réels de la consommation de drogue et sur les peurs légitimes qu’elle suscite dans la société, ce qui favoriserait plutôt la tendance à maintenir le statu quo.

Le texte du colloque propose d’explorer une voie un peu détournée, celle de « ce que nous pouvons soutenir chez l’individu et dans la société comme capacités et ressources pour réguler et contrôler ses propres usages ». Je vais donc essayer de me plier à cette consigne en présentant quelques réflexions tirées de mon travail sur les raisons de la consommation de drogue et sur son lien avec les processus addictifs diffus des sociétés libérales contemporaines. J’aborderai donc successivement deux points : 1) « La belle vie avec ou sans drogues » et 2) « S’émanciper des processus addictifs collectifs », pour essayer de mieux comprendre les cultures de la liberté favorables aux émancipations individuelles et collectives.

1. La belle vie avec ou sans drogues

[Retour à la table des matières](#tdm)

La question que je me suis posée quand j’ai commencé à enquêter sur les usages de drogues, c’est : pourquoi on se drogue ? Classiquement, les sociologues ont considéré la consommation des drogues, au sens de substances illicites telles que le cannabis, l’héroïne ou la cocaïne…, comme une déviance sociale définie comme telle par la société, c’est-à-dire « construite » par le regard critique des instances juridiques et morales de la société. Ils étaient, en cela, moins réalistes que les psychologues qui considéraient plutôt la consommation de drogues comme l’effet d’un mal-être individuel lié à des déterminants familiaux et sociaux. Mais les uns et les autres étaient d’accord sur le fait que la toxicomanie s’explique d’abord par des causes sociales, directes ou indirectes.

Cette approche classique paraît encore tout à fait justifiée. Mais elle néglige un aspect qui m’a particulièrement intéressé, du fait de ma ligne de recherche, qui est la sociologie morale. Il s’agissait d’étudier la dimension éthique et axiologique de la consommation, c’est-à-dire ce qu’elle représente de jeu avec les interdits, les valeurs, la décision pratique, la jouissance, l’émancipation ou l’affirmation de soi. Quand je parle d’éthique, je ne veux pas dire que la consommation de drogue se conformerait à une certaine conception du bien ou à une doctrine morale particulière, mais seulement que s’engager dans une consommation implique un certain choix parmi des alternatives perçues comme morales du point du vue du sujet, et pas seulement du point de vue des jugements extérieurs.

L’exemple de la cigarette est ici paradigmatique, car la cigarette a généralement une valeur libératrice quand on commence à la consommer, parce qu’elle permet de transgresser des règles existantes ou donne confiance en soi, mais aussi quand on la consomme régulièrement, parce qu’elle offre du relief aux actes quotidiens, prolonge certaines jouissances ou renouvelle l’énergie pratique. Sauf que quand on rentre dans le cycle compulsif de la cigarette, on est prisonnier de quelque chose de plus fort que soi qui apporte toujours des récompenses, puisque chaque bouffée de cigarette est, comme on dit, un petit shoot psychoactif, mais qui finit par créer un malaise, alimenté par les problèmes respiratoires ou la peur d’attraper le cancer.

Dans mon livre sur la *Philosophie pratique de la drogue*, j’ai donné beaucoup d’exemples de cette dimension éthique de la consommation, autour notamment de dilemmes tels que le mal qu’on peut se faire à soi-même versus celui qu’on fait à autrui ; ou encore sur le choix entre une vie intense maintenant versus une longue vie ennuyeuse à perpétuité. Ce dilemme était déjà celui d’Achille dans l’*Iliade* lorsqu’il comparait la gloire immortelle que lui vaudrait le combat devant Troie, à la longue vie sans éclat qu’il aurait s’il restait à l’écart. Toute proportion gardée, on a le même genre d’inspiration lorsqu’un usager dénonce le discours : « Vous allez vivre cent ans, ne mangez pas de sucre, ne grossissez pas, prolongez votre vie, prenez des gélules d’extrait de foie… », en ajoutant : « Tout ça pour essayer de devenir grabataire ». Et en effet, dans une société jugée sans gloire, la drogue peut apparaître comme une voie glorieuse.

Cette dimension éthique a souvent d’ailleurs un versant esthétique autour des merveilles qu’on peut découvrir par la consommation de drogues, dont témoignait déjà l’extraordinaire récit de Louis Lewin dans son livre *Phantastica. L’histoire des drogues et de leur usage*. J’ai retrouvé les mêmes accents chez certains usagers, notamment l’un d’eux qui décrivait son initiation à l’opium dans des souks d’Afghanistan avec des odeurs, des couleurs et des « beautés » qui le mettaient, disait-il, dans un état d‘ « extase ». Lequel usager déclarait aussi, en racontant sa pratique ultérieure du *brand sugar* : « Vous l’injectiez, ça devient un flash, qui vous passe partout, dans les oreilles, dans la tête. C’était géant, et c’est l’accro à coup sûr. C’est pour ça que la drogue est bonne, mais elle est mortelle. »

Le rapport au plaisir ou, si on raisonne comme les épicuriens, à l’absence de souffrance, qui est le motif central de la prise de drogue, a lui-même une dimension éthique car il implique des choix motivés par rapport à soi-même, aux autres et aux modèles de vie qu’on préfère. J’ai moi-même documenté cet aspect dans mes enquêtes, mais, pour prendre un exemple différent, j’aimerais citer ici les travaux du sociologue Laurent Gaissad, chercheur à l’ENSA, sur ce qu’on appelle le Chemsex, c’est-à-dire l’association de drogues et d’expériences sexuelles extrêmes dans le circuit festif des homosexuels. Suivant la description que donne Laurent Gaissad, les drogues : ghb, kétamine, métemphétamine… sont un instrument de recherche du plaisir sexuel qui va jusqu’à inclure des traitements antiviraux préventifs pour permettre des relations non protégées. Mais elles impliquent en même temps de développer dans la communauté des systèmes d’entraide et une expertise profane pour venir en aide à ceux qui sont victimes de ces expériences extrêmes, autrement dit de lier une éthique de la solidarité avec une éthique du plaisir.

J’arrête maintenant sur les exemples pour essayer de dire comment la perspective éthique rejoint l’apport des neurosciences qui a profondément enrichi l’approche classique des drogues et de la toxicomanie, à commencer par l’inclusion dans la catégorie « drogues » de toutes les substances psychoactives, illicites ou licites. Contrairement à l’idée bien établie que les sciences de la vie ne seraient d’aucun secours pour les sciences de l’esprit, c’est dans les neurosciences et le darwinisme qu’on peut trouver, je crois, les ressources les plus intéressantes pour approfondir cette dimension éthique et axiologique de la consommation de drogues.

Le tableau clinique de la toxicomanie et de l’addiction était connu par la médecine et la littérature bien avant l’arrivée des neurosciences, mais ce sont elles qui ont donné une assise expérimentale aux connaissances cliniques, à partir notamment de travaux des années 50 sur des rats de laboratoire, largement repris et développés par la suite, qui révélaient la sensibilité hédonique de certaines zones du cerveau à des stimulations électriques ou chimiques. Je n’ai moi-même aucune compétence spécialisée dans le domaine des neurosciences, puisque mes disciplines de base sont la philosophie et la sociologie. Mais la fréquentation de ces travaux depuis un certain nombre d’années m’a apporté au moins trois idées importantes pour les approches en sciences humaines et sociales.

1) ***La première idée***, c’est que l’usage des drogues et leur action sur les récepteurs endogènes du cerveau peuvent induire des neuroadaptations durables qui modifient les interactions entre les différents systèmes de neurotransmetteurs (dopamine, sérotonine, noradrénaline...) assurant l’équilibre habituel du cerveau – un exemple souvent cité étant celui de la cocaïne qui inhibe la recapture de dopamine et entraîne le besoin de reconsommer. Ce genre de dérèglement est directement associé aux phénomènes d’addiction, dont les signes cliniques sont bien connus : craving, manque, tolérance, sevrage, usage incontrôlable, efforts démesurés pour obtenir le produit, poursuite de la consommation malgré les conséquences néfastes… Il s’agit là, comme on dit au NIDA, d’une « maladie du cerveau », et donc d’une pathologie de l’esprit, si on pense, comme moi, qu’il y a un lien fort entre l’esprit et le cerveau. Cette pathologie n’a pas de lien intrinsèque avec une appartenance de classe ou de famille, même si elle peut être occasionnée par des circonstances sociales : aux Etats-Unis, par exemple, elle était censée toucher surtout, avec le crack, les minorités noires et latinos pauvres, aujourd’hui, avec les antidouleurs opioïdes, elle touche surtout les classes blanches aisées. Quand on est addict, alcoolique ou toxico, on l’est du fait de son état neurologique, quel que soit le regard des autres et quelles que soient les circonstances sociales ou familiales qui ont conduit à cette situation.

2) ***La deuxième idée***, largement documentée par la littérature, c’est que les zones du cerveau associées à la motivation et la recherche du plaisir, en particulier ce qu’on appelle le circuit de la récompense, sont concernées non seulement par la consommation de la plupart des drogues, mais aussi par toutes sortes de pratiques « psychoactives » comme la sexualité, l’alimentation, l’amour, le jeu, l’aventure… On peut en déduire qu’il y aurait une sorte de tronc commun anthropologique de la motivation et de la recherche de plaisir, malgré les multiples nuances sémantiques qu’on peut associer à chaque plaisir particulier et la diversité des modes d’action de chaque substance. Or, selon une hypothèse avancée en psychologie évolutionniste que j’ai reprise dans mon livre sur *La dépendance amoureuse*, l’apparition de ces dispositifs de renforcement du désir par le plaisir ne serait pas liée originellement à l’usage des drogues, qui offre peu d’avantages adaptatifs, mais à deux fonctions considérées comme basiques pour la reproduction des êtres vivants : l’attraction sexuelle et l’attachement parental. L’idée générale est qu’en agissant sur les mécanismes neurochimiques de la récompense et du plaisir, les drogues « pirateraient » des dispositifs de plaisir dont la fonction ancestrale était surtout de motiver les êtres humains à la sexualité et à l’attachement. On peut en conclure que ce ne sont pas les drogues qui sont à la base des dispositifs addictifs, et que vouloir les proscrire revient simplement à vouloir proscrire les bases naturelles de la motivation humaine.

3) ***La troisième idée*** est une conséquence philosophique de ce qui précède, à savoir que la motivation pour les drogues et les expériences intenses qui ne sont pas des drogues, ne relève ni d’un sensualisme, ni d’un individualisme.

Ce n’est pas un sensualisme, au sens d’une recherche du plaisir des sens, telle qu’il a été rejeté par toute la tradition théologique, puisque les drogues et les agents psychoactifs agissent principalement par la chimie du cerveau, quel que soit le niveau d’excitation des organes des sens. On ne peut donc pas opposer les plaisirs « moraux » aux plaisirs des sens, comme on le fait par exemple dans la tradition kantienne. Et si par exemple on avait pu scanner le cerveau de Kant au moment où il s’enthousiasmait pour la pure loi morale, on aurait sans doute observé de fortes libérations de dopamine, la récompense morale étant pour lui une des plus intenses qui soit.

Ce n’est pas non plus un individualisme, parce que la récompense recherchée n’est pas forcément liée à des intérêts individuels, au sens utilitaire du terme, voire même à la survie de l’individu. Le critère de la forte motivation, ou du « strong feeling », comme dit Jon Elster, n’étant pas celui de l’utilité pour l’individu mais celui de l’intensité de l’expérience, la récompense neuropsychique peut être associée à toutes sortes d’objets, y compris des sacrifices individuels, comme on le voit dans toutes sortes d’expériences extrêmes qui mettent en jeu la vie du sujet. Cette motivation peut même avoir une dimension altruiste, par exemple dans le plaisir partagé de la sexualité, du jeu, de la chasse ou de la bataille au coude à coude avec ses camarades. Si on doute de ce point, il suffit de lire les récits de chevalerie, ou, de façon plus actuelle, ceux de la bataille de rue avec la police dans le dernier opuscule du Comité invisible intitulé *Maintenant*.

Le modèle que je viens d’esquisser est inspiré de l’apport des neurosciences, mais, bien entendu, il n’en relève pas. C’est plutôt un modèle de sociologie morale qui s’intéresse aux interactions, chez n’importe quel sujet de n’importe quelle classe sociale, entre des circonstances sociales et un sens spontané du plaisir (ou de la jouissance) et de la belle vie hérité de l’histoire ancestrale de l’espèce et alimenté par les récompenses issues de n’importe quel agent psychoactif, y compris les drogues. Ce sens de la belle vie repose sur le fonctionnement organique du cerveau, de la même façon que l’alimentation ou la respiration reposent sur celui de l’estomac ou des poumons. Si vous n’en prenez pas soin, l’organe en question se détraque encore plus facilement que l’estomac ou les poumons, lorsque vous mangez ou respirez des saloperies.

Certains philosophes britanniques du 17ème siècle, tels Shaftesbury et Hutcheson, avaient déjà élargi la palette des sens humains à la perception directe de qualités dites « secondes » comme la beauté ou la bonté, parlant à ce sujet d’un « œil intérieur » ou d’un « sixième sens qui est en nous sans que nous en voyions ses organes ». On peut avoir des doutes sur l’existence d’un sens naturel de la morale ou de l’esthétique chez les êtres humains, au vue de la diversité culturelle des morales ou des esthétiques. En revanche, compte tenu de l’appétence universelle pour les plaisirs et les expériences fortes, on peut très bien supposer l’existence, sous des formes différentes selon les cultures et les individus, d’un sens de la jouissance et de la belle vie qui peut pousser n’importe qui à consommer des produits psychoactifs et à prendre des risques avec ce genre de consommation.

Si je me permets d’avancer ici ce genre hypothèse, c’est qu’elle permet à mon avis de mieux comprendre les risques que l’on est prêt à prendre avec les drogues, mais aussi de réfléchir, pour reprendre la formulation du texte du colloque, à ce que nous pouvons « soutenir chez l’individu et dans la société comme capacités et ressources pour réguler et contrôler ses propres usages ». C’est en effet le même sens du plaisir et de la belle vie qui est mobilisé lorsqu’on entre dans une consommation psychoactive ou lorsqu’on essaie d’en sortir. Dans un cas, on est attiré par l’inconnu, dans l’autre on a l’impression d’en avoir fait le tour.

On sait qu’indépendamment des risques immédiats, l’usage de certaines substances, comme par exemple la métamphétamine, dont on parle beaucoup aujourd’hui, peut avoir des effets dépressifs très durables, rendant extrêmement difficile de retrouver le sens plus ordinaire de la belle vie associé à des récompenses basiques comme le lever du matin, la mobilité, l’environnement ordinaire, le goût des aliments, de la lumière ou des couleurs, les bruits ambiants, les relations avec les autres… C’est pourquoi la protection des perspectives de belle vie ordinaire est peut-être plus opérante aujourd’hui que « l’injonction religieuse, le commandement, la soumission à un ordre… », pour « fonder, comme dit encore le texte du colloque que je cite, la limite que chacun peut et veut se donner ».

Le problème, malgré tout, c’est qu’il ne manque jamais de bonnes raisons pour vouloir limiter une consommation de drogue, notamment les risques et les expériences négatives, et que néanmoins les produits et les conditions dans lesquelles ils sont offerts ont leur propre puissance suggestive et incitative, qui peut prendre le dessus sur n’importe quelle bonne raison. Comme me disait un usager : « les produits, ils sont forts ». C’est cette force des produits qui entretient l’escompte du futur, c’est-à-dire l’augmentation des chances de transgression suivant l’éloignement de l’effet négatif, ou l’akrasia, c’est-à-dire la faiblesse de la volonté lorsqu’on voudrait limiter ou arrêter et qu’on n’y arrive pas. Et elle entretient surtout, pour reprendre une autre notion aristotélicienne, l’akolasia, c’est-à-dire l’auto-indulgence lorsqu’on est suffisamment pris dans une consommation psychoactive pour n’avoir aucune intention de s’arrêter en chemin, même si on connaît les risques.

C’est justement à ce point que je voudrais élargir l’analyse en sortant du cadre simplement anthropologique du sujet confronté à ses propres appétences, pour mieux comprendre le contexte sociologique qui peut rendre le rapport à la drogue plus ou moins aliénant ou émancipateur. L’addiction en tant que « problème de société » affectant un grand nombre d’individus autour de pratiques diverses, est en effet une caractéristique des sociétés libérales telles qu’elles se sont développées à partir du 20ème siècle. Dans les sociétés plus anciennes, la drogue a pu être une coutume, un rituel, une fête…, mais pas cette dérive jugée insupportable contre laquelle on a décidé de mener une « guerre », dont les résultats calamiteux sont aujourd’hui très bien connus. Ce qui m’amène donc à mon second point.

2. S’émanciper  
des processus addictifs collectifs

[Retour à la table des matières](#tdm)

En commençant par une remarque sur le fait que la guerre à la drogue, si elle n’a pas réussi à créer la « société sans drogue » voulue par ses promoteurs, a sans doute eu des effets sur la représentation sociale de l’usage des drogues. Elle a coïncidé en effet avec un recul assez net du sens émancipateur qui lui était associé dans les années 60, au profit d’une représentation contemporaine beaucoup plus hard, prosaïque et désublimée. On le voit notamment au cinéma qui est une sorte de fenêtre sur le monde social, dévoilant, pour chaque secteur de vie sociale, une mythologie largement partagée que j’utilise pour ma part comme document de sociologie morale.

Pendant les années 60, et en particulier dans la contre-culture américaine, l’usage des drogues était représenté comme un moyen d’émancipation morale et politique, voire métaphysique, qui se traduisait par des formes de vie libres et imaginatives et par la participation à des rassemblements collectifs dont un des sommets cinématographiques fut le concert *Woodstock* ([Wadleigh](https://fr.wikipedia.org/wiki/Michael_Wadleigh), [1970](https://fr.wikipedia.org/wiki/1970)) autour des grands noms de la pop music, comme Jimmy Hendrix, Joan Baez ou Jefferson Air Plane. Les drogues portées aux nues étaient à l’époque la marijuana sous forme d’herbe plutôt que de haschish, et surtout les hallucinogènes, sacralisés par les grandes figures de la contre-culture comme Thimothy Leary, Ken Kesey ou Alan Ginsberg (Lebold, 2012). Dans l’imaginaire de l’époque, la consommation de drogue était conçue comme une lutte joyeuse pour l'émancipation, associée à des « valeurs d’extase, d’amour, de paix, d’harmonie » (Monneyron, 2012), illustrées par les comédies de Peter Sellers (*Le baiser papillon*, 1968) ou par le couple vedette du film *Alice's restaurant* (Penn, 1969), ou encore comme un retour aux racines mystiques de l’humanité, suivant la mythologie très populaire à l’époque des livres de Carlos Castaneda. Le deal lui-même pouvait devenir, comme dans *Easy Rider* (Dennis Hopper, [1969](https://fr.wikipedia.org/wiki/1969_au_cin%C3%A9ma)*),* une sorte de job de vacances pour hippies marginaux et sympathiques, qui préféraient pour eux-mêmes les drogues douces et hallucinogènes. Tandis que la consommation de drogues dures était vue au contraire comme un accident individuel, une sorte de « côté obscur de la force collective », représenté par un personnage secondaire de *Alice's restaurant* qui se détruit à l’héroïne, ou par des films comme *More* (Schroeder, 1969) ou *Panique à Needle Park* ([Schatzberg](http://www.vodkaster.com/artistes/jerry-schatzberg/75784), 1971), dans lesquels les individus qui succombent à l’héroïne sont des paumés ou des égarés du mouvement général d’émancipation.

Cette séparation entre les bonnes drogues libératrices et les mauvaises drogues destructrices n’était peut-être pas si claire si on en juge aux destins tragiques d’un certain nombre de rockers et d’artistes de l’époque. Mais le fait est que la valeur émancipatrice de la drogue est aujourd’hui beaucoup moins présente, comme le montrent aussi les articles sur la drogue au cinéma et dans les séries télé publiés dans un numéro récent de la revue *Esprit*, qui pointent tous une représentation des usages devenus à la fois plus durs, plus banalisés et beaucoup moins optimistes.

Le contre-modèle contemporain a commencé à s’affirmer avec des films comme *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée…* (Edel, 1981) et surtout, un peu plus tard, *Trainspotting* (Boyle 1996) ou *Requiem for a Dream*, ([Aronofsky](http://www.vodkaster.com/artistes/darren-aronofsky/257), 2000), qui décrivent une sorte de routine mortifère de la transgression sociale dans laquelle on se défonce de façon récurrente pour s’identifier à des leaders, ou pour « se faire une fête » dans un contexte général de désengagement moral et politique, de consumérisme social et de projets strictement individuels. Tandis que la plupart des films du 20ème siècle considéraient la drogue et l’addiction comme une pathologie sociale réservée à des populations marginales, le film [Requiem for a Dream](http://www.vodkaster.com/films/requiem-for-a-dream/62177#b:source_type=vk-list:source_url=/listes-de-films/les-films-sur-la-drogue/725228:gtm_product_click:gtm_page_category=listes%2520de%2520films:gtm_product_position=1) a l’intérêt particulier de faire ressortir le parallélisme frappant entre l’addiction aux drogues diabolisées comme l’héroïne, qui détruit les personnages principaux du film, et la double addiction aux divertissements télévisés et aux amphétamines consommés comme coupe-faim par la mère du héros. L’addiction aux drogues dures apparaît ici comme un simple cas particulier d’un processus addictif collectif symbolisé par des slogans de télévision tels que : « Be excited ! », « You are the winner ! », auxquels succombent sans s’en rendre compte les victimes de la marchandisation et de la communication de masse.

Ce modèle de routinisation des usages de drogues et des pratiques addictives est désormais présent dans une multitude de films qui, sans même que la drogue en soit le sujet principal, montrent des espaces de consommation s’étendant bien au-delà de la mafia et des milieux interlopes décrits par les films de Scorcese, Tarentino ou de Palma. Ces usages touchent en particulier les milieux artistiques et intellectuels ou les teenagers américains, avec par exemple les films californiens totalement désespérants de la famille Coppola ou de Cronenberg (*Maps to the stars*, 2012) dont les personnages partagent leur vie entre défonce et cures de désintoxication. On y voit de façon récurrente des usages festifs extrêmes d’alcool, de cocaïne, de MDMA et autres stimulants, n’ayant d’autre finalité que la rupture de la routine sociale et la parenthèse dans des itinéraires de vie programmés et démoralisés. L’intensité des trafics dans les ghettos et les quartiers pauvres décrite par des films et des séries comme le fameux *The Wire* sur Baltimore, apparaît alors comme la condition et le corrélât nécessaire de l’intense consommation dans les classes aisées.

Le phénomène de banalisation sociétale est encore plus accentué dans les consommations dites intégrées, lorsque les drogues deviennent les adjuvants indispensables d’activités professionnelles considérées comme des sports de combat pour faire face à une concurrence acharnée, touchant presque inévitablement toutes les élites sociales, celles par exemple de la publicité comme dans *Passion* (Brian de Palma, 2012), et surtout de la finance dans ce qu’on peut appeler les films de traders, qui constituent une sorte de nouveau « film de genre », dont le sommet addictif est sans conteste *Le loup de Wall Street* (Scorcèse, 2013), qui fait un peu mal à la tête. En plus de l’alcool, des cigarettes et de la marijuana, les drogues telles que la cocaïne, les amphétamines et les médicaments psychotropes deviennent des outils de travail normalisés, confirmant par leur présence au cinéma ce qu’on sait par ailleurs sur l’augmentation massive des quantités consommées depuis cinquante ans, s’agissant notamment des psychostimulants ou des antidouleurs.

Dans ce tableau cinématographique des usages de drogue au sein des sociétés libérales, la défonce semble désormais faire partie des libertés positives de base. Ces usages sont présentés en effet comme un moyen tout ce qu’il y a de plus ordinaire d’auto-accomplissement, quoique ce soit de façon illégale et paradoxale, puisque le contexte moral de la société les favorise alors que la loi continue de les réprimer. La notion d’usage récréatif, qu’on applique indifféremment à toutes les consommations de drogue, hors contrôle médical, tend d’ailleurs à écraser sous un filtre unique les motifs très divers qui poussent chacun à consommer. Mais elle correspond bien à cette image contemporaine d’une société addictogène qui incite chacun à la performance et à la réussite, tout en lui ménageant des marges de plaisir par toutes sortes de consommations psychoactives, dans lesquelles il n’est plus question d’émancipation collective. La question étant alors de savoir ce qu’il peut encore rester d’émancipation individuelle dans de tels usages.

C’est précisément sur cette dimension addictogène de la société que j’aimerais terminer cet exposé pour essayer d’expliciter le parallélisme entre un contexte social qui pousse à intensifier l’effort productif et la consommation de masse, et la difficulté de certains sujets à déterminer leurs propres régulations subjectives pour cultiver leur sens du plaisir et de la belle vie. L’idée de société addictogène renvoie en fait à une notion du sociologue Emile Durkheim qui expliquait comment certains « courants sociaux » peuvent influer sur les comportements individuels – en l’occurrence il s’agissait du suicide et de courants dits « suicidogènes », liés selon lui à des défauts ou des excès d’intégration individuelle et de régulation sociale.

S’agissant de l’addiction, ma propre hypothèse est un peu différente de celle de Durkheim, car il me semble que les processus addictifs sont intrinsèques au développement du capitalisme, et que les addictions individuelles n’en sont qu’une résultante, injustement stigmatisée et criminalisée. Plus précisément, l’idée serait que le processus de rationalisation de l’économie et des activités sociales dans lequel Max Weber voyait le trait principal de la modernité capitaliste, serait en train de déboucher aujourd’hui sur un processus qui est à la fois hyper-rationnel, puisque chaque domaine d’activité n’a jamais été aussi spécialisé et rationalisé, mais aussi collectivement addictif par l’effort constant pour capter toujours davantage les motivations individuelles dans un sens favorable à une efficacité économique dont les critères sont aujourd’hui largement contestés.

L’aspect le plus évident de ce processus, c’est la multiplication des offres de récompenses par le marché, passant par tous les canaux imaginables de la publicité, du marketing, du divertissement de masse ou des événements culturels. Le succès de ces offres auprès des habitants peut même donner l’impression d’une sorte d’affinité élective entre le capitalisme et les systèmes naturels de motivation humaine. Cette situation, qui n’est pas nouvelle, est à la base de la critique classique de l’individualisme consumériste, hédoniste et sans conscience, développée par des auteurs comme Daniel Bell aux États-Unis ou Lipovetski en France. Critique encore accentuée aujourd’hui par des philosophes mettant globalement en cause le libéralisme économique *et* politique en tant que conception incompatible avec toute idée de bien collectif et d’intérêt général.

Cependant, il n’est pas vraiment nécessaire d’incriminer le libéralisme ni l’ « individualisme », supposé des habitants pour comprendre comment la multiplication des offres inhérente au capitalisme a pu entretenir des processus addictifs diffus agissant sur les dispositifs de récompense individuels. L’entreprise capitaliste a en effet besoin, par construction, de susciter le désir du public pour élargir ses marchés, et tirer parti des nouvelles sources de récompense liées à l’innovation technique et l’ouverture des frontières. Cette évolution n’a sans doute pas suffi à convertir les habitants à ce fameux individualisme cynique rituellement stigmatisé, mais elle permet d’expliquer pourquoi les addictions ont pris un caractère de masse dans les sociétés libérales du 20ème siècle, alors que ce n’était le cas ni aux siècles précédents, ni dans la plupart des sociétés anciennes. À partir du moment où il y a pléthore de l’offre d’agents psycho-actifs sous toutes les formes, il y a aussi de façon purement mécanique un plus grand nombre de sujets vulnérables susceptibles de devenir accros à quelque chose, d’où les taux importants d’addiction à l’alcool, au tabac, aux médicaments psychotropes, mais aussi aux achats compulsifs, à l’alimentation, au travail, aux jeux, aux écrans… et bien sûr aux drogues illicites – lesquelles ne constituent qu’une partie minoritaire du phénomène.

Tous les produits marchands ne sont certes pas intrinsèquement psychoactifs, mais leur offre vise toujours à susciter des effets psychoactifs en agissant sur les récepteurs endogènes des consommateurs, au travers notamment des techniques de marketing et de la publicité qui cherchent à capter la force motivationnelle associée aux dispositifs neurologiques du plaisir et de la récompense. Un exemple emblématique est ici la consommation d’écrans qui est devenue aujourd’hui une sorte de manie universelle que le langage ordinaire désigne couramment sous le terme d’addiction. Cette manie est très bien illustrée par un clip d’animation de l’artiste américain Moby : « Are You Lost in the World Like Me ? » montrant un petit personnage complètement englouti sous une foule de gens absents qui se déplacent à l’aveugle dans la ville, avec les yeux braqués sur leurs smartphones, en écrasant tout sur leur passage, et qui finissent bien entendu par tomber tous ensemble dans un précipice. Elle est également présente dans de nombreuses productions cinématographiques, comme par exemple le film *Her* (Spike Jonze, 2014) qui raconte comment, dans un futur très proche, un jeune homme tombe amoureux de son système d’exploitation (le bien-nommé), version améliorée d’une appli d’Appel qui est capable non seulement de parler, mais aussi d’avoir des sentiments.

On sait que derrière cette surconsommation d’écrans – là il s’agit de smartphones, mais on pourrait en dire autant des divertissements télévisés – il existe des stratégies concertées dont témoigne par exemple un ancien ingénieur informatique et « philosophe produit » de Google, Tristan Harris, qui expliquait comment son travail visait explicitement à « pirater l’esprit des gens par la technologie », afin de créer un « phénomène d’addiction à la sollicitation technologique ». Pourquoi va-t-on sans cesse sur un écran ? Par utilité sans doute, du fait des fonctions pratiques de l’écran, mais aussi par narcissisme, recherche de nouvelles des proches, tentatives de tromper l’ennui... autant de manques susceptibles d’être comblés par la pratique de Facebook, Instagram et autres « réseaux sociaux ». Le modèle de la cigarette que j’évoquais tout à l’heure, rend assez bien compte de ce genre de pratiques qui suscitent elles aussi des petits chocs psychoactifs répétitifs et entretiennent le désir de recommencer.

Ceci étant, si on s’en tient à un sens strict de l’addiction, celui des psychiatres ou des groupes d’auto-support qui reçoivent des sujets en souffrance du fait de leur consommation incontrôlée de quelque chose, il ne peut exister que des addictions *individuelles*, puisque le désir aussi bien que la souffrance sont individuels. Tout au plus peut-on dire qu’il existe des séries ou, pour parler comme Bourdieu, des *classes* d’addictions individuelles, au sens d’habitus individuels devenus insupportables pour un nombre limité de sujets dépassés par leur consommation. Cependant, les addictions individuelles ressenties et traitées comme telles ont une parenté avec des pratiques récurrentes dans la société telles que la surconsommation de n’importe quoi, la pression productive, la concurrence professionnelle, la course à l’argent, la surveillance généralisée, l’obnubilation médiatique… Toutes ces pratiques sont en effet ressenties comme incontrôlables, envahissantes et continues malgré leurs conséquences néfastes – autant de critères qu’on applique habituellement aux addictions. Ce sont ces pratiques qui alimentent une sorte de « capitalisme addictif » qui s’est encore affirmé depuis le tournant financier et gestionnaires de la fin du 20ème siècle, avec ses conséquences sur les emplois et l’organisation du travail.

La centralité de l’argent est sans doute un des symptômes majeurs de ce capitalisme addictif, puisqu’on sait que l’addiction aux jeux d’argent est la seule addiction sans produit explicitement reconnue par le DSM5. De fait, les compulsions autour de l’argent concernent aussi bien les pauvres qui pratiquent les jeux de grattage, les loteries, les casinos de campagne ou les achats compulsifs, que les riches qui peuvent ajouter aux jeux d’argent traditionnels ceux, plus nouveaux, rendus possibles par la libération des circuits financiers depuis les années 80. Il existe aujourd’hui sur ce registre de l’argent des riches, toute une littérature témoignant d’une sorte de dérive gloutonne du capitalisme (voir les livres de Robert Frank sur *La course au luxe* ou *Le gagnant prend tout*). Lequel est en rupture complète avec l’ascétisme des premiers entrepreneurs calvinistes donc Max Weber disait que « le summum bonum peut s’exprimer ainsi : gagner de l’argent, toujours plus d’argent, tout en se gardant strictement des jouissances spontanées de la vie ». Le summum bonum des financiers actuels est toujours de gagner le plus d’argent possible, mais ce n’est plus du tout incompatible avec l’eudémonisme, c’est-à-dire le goût du bonheur et des « jouissances spontanées de la vie ». On le voit très bien au cinéma dans ces « films de trader » que j’évoquais tout à l’heure qui mettent en scène, en plus de la routinisation des drogues, le goût effréné du luxe et de la dépense dans les milieux financiers.

Le film le plus magistral dans le genre est sans doute *Margin Call* (Jeffrey McDonald Chandor), qui décrit la mobilisation progressive pendant une seule nuit de toute la hiérarchie d’une grande banque, depuis les analystes de la salle de marché, rappelés d’urgence depuis les boites de nuit où ils sont en train de se défoncer, jusqu’au directeur général, demi-dieu descendu de son hélicoptère posé sur le toit du building, pour faire face à une crise majeure consécutive à des prises de position aventureuses sur les marchés. A la fin, bien entendu, c’est la haute hiérarchie de la finance qui gagne, au détriment des partenaires habituels de la banque qui perdent beaucoup – le pdg se contentant de déclarer : « Ce n’est que de l’argent ». Une des particularités de ces addictions financières est en effet d’externaliser les conséquences négatives sur des tiers, à l’exclusion de l’agent de la pratique concernée. C’est aussi ce qui se passe dans *The big short* (Adam McKay) qui montre l’utilisation de la crise des subprimes de 2008 par quelques investisseurs compulsifs mais très avertis qui ont gagné beaucoup d’argent à cette occasion. On pourrait néanmoins citer le contre-exemple de *L’outsider* (Christophe Barratier), version française du film de trader, qui développe explicitement le modèle de l’addiction au jeu, à partir du cas du trader de la Société générale Jérome Kerviel, qui s’est lui-même fait prendre au jeu.

Un autre trait significatif de ce capitalisme addictif est la conscience malheureuse que nous partageons aujourd’hui de la dégradation écologique de la planète, vécue là encore comme un processus incontrôlable, envahissant et constamment entretenu par les puissances industrielles, alors que tout le monde sait bien que l’utilisation des énergies fossiles ou l’industrialisation de l’agriculture conduisent l’ensemble de l’humanité à un désastre collectif. Quand on voit les conférences et les films impeccables d’Al Gore (Davis Guggenheim, *Une vérité qui* dérange, 2006) sur la catastrophe écologique imminente qui menace l’humanité toute entière, on peut avoir la même impression d’impuissance qu’en entendant les injonctions de certains opposants à la consommation de drogue, qui ont l’air de supposer qu’il suffirait de faire publiquement la liste des dangers pour enrayer la propagation du phénomène.

Mais c’est aussi ce sentiment d’être pris dans une course addictive incontrôlable qui fait toute la valeur et le succès de films alternatifs comme le fameux *Demain* (Cyril Dion & Mélanie Laurent, 2015) visant d’abord à changer le *récit* du rapport des hommes à l’environnement par la mise en avant de nouvelles voies à ouvrir, fondées sur d’autres façons de produire et de consommer. Comme les participants aux groupes d’alcooliques ou de narcotiques anonymes qui s’entraident pour interrompre une dérive addictive, se contentant du principe « une journée à la fois », ces militants cherchent à rendre crédible et praticable une vision différente de la destinée humaine qui faciliterait la rupture avec le catastrophisme ambiant. C’est là une façon prometteuse de répondre à la question initiale de ce colloque sur ce qu’il faudrait « soutenir chez l’individu et dans la société comme capacités et ressources pour réguler et contrôler ses propres usages », qui est tout simplement l’effort d’émancipation individuelle et collective dont nous sommes tous partie prenante.

Je voudrais conclure cet exposé en revenant à la question-titre des régulations des uns et dérégulations des autres, et à ce paradoxe des sociétés libérales qui sont addictives dans leur cours économique naturel mais voudraient être anti-addictives dans leurs injonctions sanitaires et morales, justifiant ainsi l’interdiction de certaines drogues et pratiques jugées pires que les autres. Sans entrer ici dans une argumentation en faveur d’une légalisation raisonnée des drogues, je dirais simplement qu’il faut sûrement dans ce domaine, comme dans celui de l’économie, des régulations, mais que celles-ci devraient favoriser les libertés communes et non pas les réduire, favoriser l’émancipation et non pas la manipulation du désir, sachant que de toute façon c’est le sens que chacun accorde au plaisir et à la belle vie qui va être déterminant pour sa conduite personnelle.

Fin du texte